

Rachel Ertel

La permanence du yiddish : introduction au colloque de l'UNESCO

Lorsqu'on m'a proposé de participer à un colloque sur la « permanence du yiddish », je me suis tout bêtement tournée vers mon dictionnaire. La notion de permanence et sa définition, celle du dictionnaire, est la suivante : « caractère de ce qui est durable », de « ce qui dure, demeure, sans discontinuer ni changer ». Est-ce là le cas des langues ? Est-ce là le cas des cultures ? Les langues et les cultures «qui durent, qui demeurent, sans discontinuer ni changer », deviennent vite des langues et des cultures mortes. Il faut donc pour être permanent ne cesser de changer, se transformer. La réalité de la permanence est un flux constant , la seule permanence est la fluidité, la transformation, la métamorphose, l'ubiquitaire, le polysémique, la mutation, le polymorphe .

Jusqu'à la fin du XIX e siècle, et pour certains même pendant une partie du XXe nous vivions dans l'illusion du progrès illimité de l'humanité. La technologie avance plus vite que jamais, mais le progrès n'est plus crédible. L'humanité toute entière a perdu la face et l'Histoire continue à nous montrer que loin de la retrouver , elle ne fait que la bafouer et l'abolir de jour en jour.

Nous vivions dans des dimensions à échelle humaine, des familles, des régions, des Etats-Nations. Nous vivons à l'échelle planétaire. Autant dire nulle part.

Nous vivions dans l'illusion d'un axe du temps unilatéral qui nous menait vers des lendemains qui chantent. Pour certains la rédemption était accomplie. Mais les faits les ont démentis. D'autres attendent encore une rédemption qui semble de plus en plus hypothétique, si nous nous en tenons aux faits historiques, aux guerres, aux massacres, de plus en plus

industriels, de plus en plus scientifiques. La science que l'on croyait la panacée universelle a dévoilé sa face d'ombre.

Nous avons perdu notre innocence. Pour ma génération l'univers entier est à repenser. Les mots ont perdu ou changé de sens. Nous vivons dans « le désenchantement du monde. » Et tout est à repenser. A commencer : redonner un visage à l'homme. A repenser la centralité anthropomorphe. A retrouver le sens des mots, les dimensions dans lesquelles l'être humain évolue, les espaces de vie.

Pour pouvoir vivre, le repenser non pas en termes de mondialisation, de globalisation, mais d'une proximité qu'aucun internet, le plus sophistiqué ne peut supplanter. Repenser le temps. Le temps, non plus comme un axe unilatéral, ni comme un cycle toujours recommencé. Le temps avance et recule par bonds, il oscille , il va et vient, il tangué, il bafouille, il bégaie.

Il faut peut-être repenser notre monde non plus par sa centralité, mais comme disait Richard Marienstras, par les marges.

Repenser de fond en comble la notion, nous dire que la permanence est mortifère, que la véritable dimension de la permanence c'est le mouvement., c'est le changement, c'est la transformation.

Alors nous pourrons repenser la permanence dans ses multiples dimensions : linguistique, historique, culturelle, identitaire, transmissible, c'est-à-dire dans la vie avec tous ses aléas.

Et puisque nous sommes là pour parler de « la permanence » du yiddish, commençons par sa dimension linguistique. Contrairement à ce que disait Kafka, ce n'est pas la plus jeune des langues. Elle est née , il y a plus de mille ans dans la vallée rhénane, en même temps à peu

près que les autres langues européennes. Mais là où Kafka a raison c'est qu'étant donné la mobilité de ses locuteurs, sa permanence a été son changement perpétuel.

« Il ne se compose que de vocables étrangers, mais ceux-ci ne sont pas immobiles au sein de la langue, ils conservent la vivacité et la hâte avec laquelle ils furent dérobés. Des migrations de peuples traversent le yiddish de bout en bout. Tout cet allemand, tout cet hébreu, ce français, cet anglais, ce slave, ce hollandais, ce roumain et même ce latin est gagné à l'intérieur du yiddish par la curiosité et l'insouciance. Il faut ... pas mal de force pour maintenir des langues en cet état ». (384, VII)

Que nous dit là Kafka, c'est que la permanence du yiddish, ce fut sa capacité à transmuier tout ce lexique, toute cette syntaxe, en une entité spécifique, singulière, unique. Et qui dit langue spécifique dit pensée spécifique. Car, s'il est vrai, comme l'écrit Walter Benjamin que « les langues ne sont pas étrangères l'une à l'autre mais (...) sont apparentées en ce qu'elles veulent dire », il n'en reste pas moins que la langue façonne la pensée, tout comme la pensée façonne la langue. Le Yiddish, langue marginale, formée par le peuple juif ashkénaze, par définition peuple diasporique, mais aussi peuple porteur d'une culture plusieurs fois millénaires, par ses Ecrits anciens qui comportaient l'hébreu et l'araméen, ne pouvait que fondre dans ce creuset unique tous ces apports innombrables.

Dans l'Histoire que nous vivons maintenant, la marginalité a remplacé la centralité. Si le peuple juif pendant longtemps a été par son caractère diasporique exceptionnel, cette exceptionnalité est devenue la centralité du monde contemporain. Les guerres de plus en plus meurtrières, les changements climatiques qui provoquent famines et misère économique, imposent à des populations de plus en plus nombreuses une existence diasporique. Ces populations seront de plus en plus souvent amenées à des langues de fusion. Si je déplore les guerres et la misère, je suis loin de déplorer le métissage et la bâtardise, fondement même de

la langue yiddish, qui peu à peu deviendra le paradigme de langues de plus en plus nombreuses. Car la vie est dans la mutabilité, sa permanence est dans la mutabilité.

La permanence du yiddish est liée à sa dimension à la fois historique et géographique. Le parcours du Proche Orient, les séjours sur les Rives de Babylone, dans l’Egypte hellénisée, dans l’empire romain, dans tout le bassin méditerranéen, la remontée avec les armées romaines vers le Nord, le commerce le long des fleuves européens et des villes hanséatiques, le déplacement vers les pays slaves, à la suite malheureusement des persécutions et de la peste noire de 1347, mais aussi de la nécessité de développer une bourgeoisie dans ces contrées, ont donné à la fois une flexibilité et une permanence à la langue que les Juifs n’ont cessé d’emporter aux semelles de leurs chaussures.

Les érudits ont classé le yiddish, en diverses périodes, comme l’ont été toutes les langues : la naissance du yiddish jusqu’en 1250, le yiddish ancien de 1250-1500, le yiddish moyen de 1500-1700, et le yiddish moderne à partir de 1700, qui lui-même a continué à se transformer, pour des raisons historiques et géographiques, preuve de sa permanence.

Tout au long de ces siècles des créations culturelles n’ont cessé de naître dans cette langue : à commencer par les traductions des Textes Sacrés agrémentés de commentaires bibliques. Avec la révolution de Guttenberg, les traductions à partir de toutes les langues européennes devinrent innombrables dans toutes les disciplines. Des œuvres littéraires originales virent le jour, distribuées jusques aux lieux les plus reculés du royaume ashkénaze, comme le décrit Jean Baumgarten dans son remarquable ouvrage *Le peuple des Livres*. Des purim-shpiln (pièces carnavalesques liées à la fête de Purim), des dits et épopées historiques, une littérature courtoise (poèmes et récits) inspirés de l’environnement mais adaptés à la

judéité des troubadours et écrivains, des œuvres édifiantes, le moussar, des œuvres philosophiques avec la naissance des Lumières juives au XVIII^e siècle, des contes hassidiques, des pièces de théâtre satiriques, comiques, des drames, des tragédies...

A partir du milieu du XIX^e siècle, on vit éclore une littérature en yiddish sur le mode occidental – russe, polonais, allemand, français, américain, – une littérature impétueuse, fougueuse, volcanique dans tous les genres, dont il est impossible d'énumérer ici les auteurs. La presse prit des proportions exponentielles, presse locale, nationale, internationale. Les journaux politiques se multiplièrent. Cette création s'implanta dans tous les pays et sur tous les continents, avec une circulation intense de l'un à l'autre, puisque la langue leur était commune. Cette effervescence dura tout au long de l'entre-guerre, d'autant que les écoles yiddish se multipliaient et alphabétisaient des couches de plus en plus larges de la population juive, artisanale et ouvrière pour la plupart, mais aussi autodidacte et avide de lectures et de connaissances.

Avec la naissance des modernismes futuristes, expressionnistes, dadaïstes, surréalistes, périodes des manifestes partout en Europe et aux Etats-Unis, les revues, almanachs, éditions individuelles en yiddish fleurirent, plus ou moins durables, plus ou moins éphémères comme partout. Mais avec les échanges ininterrompus d'un pays à un autre, la modernité yiddish devint l'écho sonore du monde, absorbant ce qui venait de chaque langue et qui passait par la sienne propre.

Ainsi un trésor inestimable se construisit capable de nourrir des générations entières de siècle en siècle.

La suite nous la connaissons tous. Le monde bascula dans la barbarie la plus absolue.

Sur quatorze millions de yiddishophones, six millions environ furent anéantis dans des conditions que je ne vais pas évoquer ici. Aucun peuple ne se relève d'un génocide. Les locuteurs exterminés, leur langue arrachée, le cosmopolitisme yiddish aboli .

De quelle autre langue pouvait-on dire qu'elle était morte, de mort soudaine et incontestable, au cours d'une décennie donnée, sur un bout de terre donnée ?

S'interroge Edelshtein , le personnage tragi-comique du « traducteur introuvable » de Cybthia Ozick (p.67)

Mais ce qui est anéanti ne peut être ressuscité.

Comme l'écrit Jacob Glatstein :

« Ci-gisent
tous ceux qui parlaient
tous ceux qui bégayaient
tous ceux qui se taisaient
ils sont tous rassemblés ici.
Même leur mortalité est éphémère.
Les épitaphes ne sont compréhensibles
Et claires
Que pour une génération d'amour.
Le deuil y dort dans un nid de serpent et lui aussi oublie oublié.(...)
Les jours
se lèvent comme des éternités sur les ossements.
Pour les enfants - souvenir
Pour les enfants des enfants- vague vestige
Incompréhensible inquiétante peur ».

Il ne fallait pas compter sur un Dieu aveugle qui avait « détourné sa face » pendant l'Anéantissement, un Dieu muet qui depuis Moïse ne parla plus jamais à son soi-disant peuple élu, un dieu sourd qui n'entendit pas les cris des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants dans les chambres à gaz.

On ne pouvait plus compter que sur l'homme, sur le survivant, sur le revenant. Et cet

homme là, contrairement à Dieu fit des miracles. Il changea le sens de la permanence du yiddish. Aussi macabre que cela puisse sonner à nos oreilles, le Khurbn donna naissance à une nouvelle littérature yiddish, à de nouveaux genres, entés dans la tradition, mais une tradition du blasphème et du sacrilège. qui portait en elle tout le deuil de l'extermination. Les écrivains, les poètes yiddish, ce furent désormais eux les faiseurs de miracles. Leur écriture fut pléthorique et littéralement renversante, changeant tous les canons de ce qui avait précédé. Entre 1945 et 1980 environ plus de livres furent publiés en yiddish après le Khurbn que dans l'entre-deux-guerres. Les Yizker-bikher pour commémorer les assassinés et leurs lieux de vie furent composés à l'initiative d'hommes simples qui refusaient d'oublier, et qui pour cela faisaient appel aux historiens, aux écrivains, pour les parties introductives de ces œuvres, évoquaient leurs souvenirs personnels, faisaient figurer les personnages les plus marquants du lieu, génie ou simple d'esprit, et se terminaient par la description du khurbn. Des revues plus ou moins éphémères, des périodiques, des hebdomadaires, des quotidiens, des partis, des associations se fondèrent. Certains s'accrochèrent à la survie de cette culture, becs et ongles. D'autres voulurent assurer l'avenir de leurs enfants, matériel et de survie et choisirent de renoncer au passé. Mais le passé est tenace et opiniâtre. Il pose son empreinte indélébile sur le survivant. Et bien avant le slogan absurde du « devoir de mémoire », la mémoire et l'oubli, deux faces d'une même pièce, jouèrent leur rôle, comme le montre ce conte hassidique raconté des centaines de fois. En voici le récit d'Elie Wiesel :

Lorsque le grand rabbi Baal Shem-Tov voyait qu'un malheur s'annonçait pour le peuple juif, il avait pour habitude d'aller se recueillir à un certain endroit de la forêt ;là, il allumait un feu, récitait une certaine prière et le miracle s'accomplissait, révoquant le malheur.

Plus tard, lorsque son disciple, le célèbre Maggid de Mezeritch, devait intervenir auprès du ciel pour les mêmes raisons, il se rendait au même endroit dans la forêt et disait : »Maître de l'Univers, prête l'oreille . Je ne sais comment allumer le feu, mais je suis encore capable de

réciter la prière. Et le miracle s'accomplissait.

Plus tard, le Rabbi Moshe-Leïb de Sassov, pour sauver son peuple, allait lui aussi dans la forêt et disait : « . Je ne sais pas comment allumer le feu, mais je peux situer l'endroit et cela devrait suffire. Et cela suffisait : là encore le miracle s'accomplissait.

Puis ce fut le tour du Rabbi de Rizhin d'écarter la menace. Assis dans son fauteuil il prenait sa tête entre les mains et parlait à Dieu : « Je suis incapable d'allumer le feu, je ne connais pas la prière, je ne peux même pas retrouver l'endroit dans la forêt. Tout ce que je sais faire, c'est raconter cette histoire. Cela devrait suffire » Et cela suffisait » (173)

Dorénavant l'oubli est dans la mémoire, il hante la mémoire et la mémoire est dans l'oubli, elle harcèle l'oubli. Inutile de s'adresser à un Dieu absenté depuis longtemps. Ce que l'homme, dans sa barbarie a détruit, il faut que l'homme tâche de sauver, ce qui est encore sauvable. Comme un défi à l'Histoire et au monde, l'opiniâtreté du peuple à la nuque roide cherche à transmettre ce qui peut encore l'être.

Les ultra-orthodoxes le font au nom de Dieu. Les séculiers le font au nom de l'homme. Il existe des enseignements universitaires dans certains pays occidentaux, il existe des maisons de la culture où la langue et la culture sont enseignées grâce à l'enthousiasme et au dévouement de personnes souvent obligées de gagner leur vie par ailleurs. Ainsi des bourgeons apparaissent ici et là, comme la branche d'olivier après le Déluge. Des chercheurs font un travail de fourmi et d'ampleur : linguistique, littéraire , artistique. On dit qu'il existe encore une dizaine d'écrivains yiddish de par le monde. Mais pour faire une littérature, il en faut des milliers, dont une infime partie surnage grâce en partie à ceux qui sont moyens, médiocres ou graphomanes. C'est vrai pour toutes les cultures.

Les idéologies universalistes, les utopies les plus séduisantes, ont échoué lamentablement dans les poubelles de l'Histoire, se sont effondrées à jamais. L'Amérique du Sud, L'Amérique centrale, l'Amérique du Nord n'ont pas connu le Khurbn. Mais les Juifs qui y vivaient avaient perdu leurs parents, leurs frères et sœurs, toutes leurs familles, leurs amis,

leurs proches, tout ce qu'ils appelaient « di alte heym », « the old home » et qui prenait une valeur symbolique, une prégnance qu'elle n'avait jamais eue. Ils vivaient à la fois la culpabilité et l'impuissance devant l'irréparable.

Ils avaient néanmoins certaines institutions, une certaine influence sociale qui leur permirent d'éditer, de créer des chaires. Le Yivo conservait des trésors et des archives inestimables. L'institut Leo Baeck était un puits d'archives. Il fallut parer au plus pressé : essayer de comprendre le gouffre où tout avait sombré. Les historiens s'attachèrent immédiatement à cette tâche.

D'autres démarches eurent lieu. Des démarches volontariste, individuelle et collective. Le yiddish avait représenté à la fois l'intime, le collectif et le politique. Un héritage même détruit, même inconnu, fait naître un vide, un besoin, une nostalgie, à la place de l'utopie, au moins une aspiration. Ce n'était pas le yiddish qui avait besoin de ces hommes et de ces femmes, comme dit Itzhok Niborski, c'étaient eux qui avaient besoin du yiddish.

En France, après l'effondrement des idéologies universalistes, après mai 68, un afflux d'étudiants envahit les cours qu'on avait pu créer tant bien que mal à l'université. Certains réussirent à apprendre la langue, d'autres firent de la traduction, d'autres encore de la recherche. Plus tard les associations reprirent le flambeau.

Certains apprenants, comme on disait à l'époque, tentèrent de se réapproprier la langue. Cette démarche, je parle de mon expérience d'enseignante, connut mille difficultés. Des difficultés d'ordre matériel. Il fallait avant tout s'assurer un métier, une profession, ensuite les exercer. La chose la plus précieuse au monde, le temps n'était pas extensible. Beaucoup cherchèrent à surmonter cet obstacle. Les cours du soir se multiplièrent...

Mais l'obstacle le plus dur à surmonter ne fut pourtant pas d'ordre matériel. Il était d'ordre psychologique. Les étudiants étaient clivés. Ils ne savaient pas au juste ce qu'ils venaient chercher. Ils venaient surtout combler des vides incombables.

Ecrire la langue au tableau était exposer quelque chose qui était de l'ordre de leur intimité. Une fois ceci accepté, des étudiants bardés de diplômes, qui avaient appris le grec, le latin, le sanscrit, le russe, l'allemand, s'obstinaient à dire que leurs grands-mères ne déclinaient pas, ne conjuguait pas. Eux qui avaient appris plusieurs alphabets ne parvenaient pas à retenir les vingt-deux lettres de l'aleph-beys yiddish.

Heureusement un certain nombre y parvint.

La place de l'enseignant n'était pas simple non plus. D'abord l'accent n'était jamais celui de la grand-mère ou du grand-père. Il se trouve que je suis litvak. Mais surtout l'enseignant devait pallier l'absence, non pas malveillante mais protectrice des parents, qui ne voulaient pas exposer leurs enfants à la brûlure de cette langue. Il devait aussi pallier l'absence, cette fois-ci souvent réelle des grands parents, des tantes, des oncles, de tous ceux qui avaient disparu. Comment répondre à cette demande impossible, insatiable. ?

Une fois de plus, il fallut que la permanence du yiddish cherchât d'autres formes. A défaut de la langue, certains cherchèrent la culture. Pour ceux qui réussirent à trouver la foi, la chose était plus simple. La religion, à défaut de répondre aux questions, était un solide étai de judéité.

Mais pour les autres, les laïques qui cherchaient précisément le lien entre l'intime, le personnel, le collectif et le politique la tâche était plus ardue. Restait cette frustration d'une langue, d'une culture qui sont votre héritage légitime, d'une langue, d'une culture qui vous

reviennent de droit et auxquelles vous ne pouvez accéder. De ce babil interne qui vous hante, qui est en vous, que vous ne comprenez pas.

Cette quête passa pour certains par la musique : les groupes de klezmerim se multiplièrent. Elle passa par la traduction et la lecture des trésors de la culture juive, Bible, Talmud, philosophie et l'ampleur de la littérature yiddish traduite en prose comme en poésie.

Le bilan est loin d'être négligeable mais il reste si disproportionné à tout ce qui a été anéanti que cela donne le vertige.

L'occident tout entier, je ne parle pas d'individus, mais des pouvoirs étatiques portent une responsabilité commune, même si elle est différente d'un pays à un autre.

Les colloques sont importants et ont leur utilité, ne fût-ce que pour faire le point . Pour comprendre où nous en sommes dans le monde et le rôle que peut jouer dans la problématique contemporaine la langue et la culture yiddish. Pour partager notre pessimisme et notre optimisme.

J'ai assisté à un colloque organisé par l'UNESCO en Israël en présence encore de Khone Shmeruk et d'invités de tous les pays dits occidentaux. De grandes résolutions furent prises. Il en sortit une modeste brochure . Et cela s'arrêta là.

Je ne dirai pas comme les rabbis hassidiques, « cela devrait suffire ». Mais l'histoire, l'oubli, la mémoire, à défaut de Dieu, s'insurgent : cela ne suffit pas. La langue yiddish ne redeviendra pas, je crains, « a folks-shprakh », la langue du peuple, mais elle peut conserver et transmettre son infinie richesse en son propre idiome ou, comme dans la métaphore de Peretz par « la métamorphose de sa mélodie », en d'autres langues.

Outre le travail admirable et opiniâtre que font universités, associations culturelles

pour maintenir en vie ce qui peut l'être, il est un domaine que je trouve crucial pour maintenant et pour l'avenir. Le domaine de la traduction du yiddish dans le plus de langues possibles.

Leur premier but est de faire revenir ceux qui le souhaitent et le peuvent vers la matrice originelle. Mais, il ne faut pas se cacher derrière son petit doigt. Cela ne peut être qu'une minorité qui joue un grand rôle, mais dans des cercles limités.

La spécificité de la culture juive crée des difficultés techniques pour la traduction. Mais elles ne sont pas insurmontables, moindres que celles des langues extrême-orientales par exemple. Le yiddish est une langue européenne, peut-être la plus européenne de toutes.

Tout locuteur naturel pense que sa langue est intraduisible. C'est une erreur. Tout texte appelle une traduction, comme le dit Walter Benjamin. Il y a des pertes et des gains. Parfois on trouve des équivalents, parfois on fait naître un imaginaire dans des champs sémantiques différents, mais qui ne sont pas nécessairement des appauvrissements, mais au contraire, la nostalgie de la langue absente.

La traduction du yiddish à mon sens joue un rôle capital. En faisant entrer dans l'imaginaire des Juifs et des non-Juifs, dans tous les pays où elle se manifeste, elle enrichit la culture universelle. Car toute grande littérature est universelle, quel que soit la taille ou le prestige du peuple qui la porte.

Il y a bien sûr des difficultés techniques, psychologiques et symboliques dans le traduire le yiddish, une spécificité en grande partie liée à l'anéantissement, après l'extermination de la plupart de ses locuteurs et du même coup de leur langue. L'unicité que représente l'annihilation du peuple juif d'Europe fonde la singularité, l'unicité que représente

le-traduire-le yiddish.

Si l'on admet avec Henri Meschonnic que dans le traduire, « le statut du sujet est capital », ce dont je suis convaincue, la question qui se pose alors est : quel est le statut du traducteur du yiddish aujourd'hui ? De celui pour qui la parole, la voix, les modulations, les rires, les pleurs, la scansion, le rythme des phrases de la langue exterminée sont perdus. Mais ce silence abyssal, rendu perceptible, palpable, par les poètes, intime l'ordre de le faire parler.

« Pour recueillir et transmettre *ce qui reste* d'une culture détruite, il faut le traduire » écrit Janine Altounian, parlant du génocide arménien. Moi , j'entends ce traduire au sens le plus large du terme, tout en sachant qu'il y aura toujours un reste inaccessible, inatteignable. Ce reste ne relève pas des problèmes techniques du traduire, mais d'un vécu et d'une destruction hors parole.

Le statut du traducteur du yiddish se présente dès lors dans une ambivalence, un écartèlement absolu.

Il est condamné à une plongée en apnée, souffle coupé, pour prendre, accueillir ces fragments, ces bribes, ces éclats, recoller les morceaux de la langue, les arracher au chaos de l'Histoire, capter ce babil qui bruit en lui, qui le hante, le ramener au jour, le faire advenir à la lumière, dans la lumière d'une langue qui n'est pas interdite de vie. Il s'agit en quelque sorte de faire le deuil de la langue assassinée, en la transfusant dans la vitalité d'une autre. Mais simultanément , il s'agit, comme pour les écrivains, de faire œuvre d'art. C'est à dire concilier des affects contradictoires. Le deuil de la langue et la jouissance esthétique de la translation, de la transposition, de l'écriture. Et cet écartèlement génère un trouble profond qui peut aller jusqu'au mal-être, jusqu'au remords.

Le statut du traducteur du yiddish est non seulement de faire dans l'ambivalence le deuil de la langue, son statut est également le statut du témoin. Il est sommé de porter témoignage, non pas de la mort de la langue, mais de sa vie abrogée. L'acte de traduction se confond avec l'acte du témoignage, témoignage de la vie, de la vitalité même de cette langue et de sa culture, de sa création, et témoignage de l'Anéantissement - ceci en toute humilité.

Car Primo Levi, lui-même rescapé du läger nous prévient :

« Nous les survivants, ne sommes pas les vrais témoins(...) les musulmans, les engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale »... « nous, nous parlons à leur place par dérogation »

La tâche du traducteur du yiddish est donc d'être le témoin du témoin absent.

Aujourd'hui (...) « le sans parole fait parler le parlant » écrit Giorgio Agamben.

Il y a dans le traduire-le yiddish une scission très particulière du sujet. Son langage propre naît dans l'écart, dans l'écartèlement entre deux langues dont la dissymétrie est absolue, écart entre langue de mort et langue de vie.

Pour le traducteur du yiddish « sa propre langue », est en quelque sorte inassignable. S'agit-il de la langue de départ dont il est dépositaire ou de la langue d'arrivée, sa langue d'expression, dont il est amené à s'interroger s'il peut la qualifier légitimement de sienne. Le « je » du traducteur comme témoin se trouve suspendu dans cet écart .

Le traducteur du yiddish se tient aux limites extrêmes de son statut aporique, paradoxal, contradictoire : le déchirement entre la langue morte et la langue vivante, le deuil de la langue et la jouissance de l'esthétique du traduire, la non-coïncidence du traducteur à lui-même en tant que témoin.

Parmi tous les efforts, pour arracher aux ruines, aux décombres de l'Anéantissement les composantes essentielles de cette langue et de cette culture – apprentissage et enseignement, recherche, musique, peinture, la traduction, tient à mon sens, une place capitale.

En faisant jouer ensemble toutes ces strates on peut espérer qu'une sédimentation fertile verra le jour, dont il est impossible de prévoir les avatars et les configurations, mais qui peut, peut-être, redonner une fluidité, une capacité de métamorphose, bref une vitalité au yiddish qui lui donnera une forme de permanence .